

## **Approche de l'idée de méfiance**

Titre original  
*Aproximación a la idea de desconfianza*

Une fois, je suis parti d'un hôtel sans avoir fini les petits flacons de gel et de shampoing qu'on trouve dans les hôtels (sans avoir littéralement pressé jusqu'à la dernière goutte chaque petit flacon ou autre qu'on met à ta disposition dans les hôtels pour que tu les presses vu que tu les payes) et j'en ai pleuré des semaines durant.

La tristesse montait non sans raison. Elle montait car JE N'ÉTAIS PAS VENU À BOUT de tout ce que j'avais croisé sur ma route.

Que ce soit le corps d'un amant, un livre, une promenade en forêt, de nuit et sans l'aide des étoiles, ou ces putains de petits flacons.

Il faut épuiser ce que l'on perçoit et s'épuiser soi-même à la tâche, sans avoir peur de crever d'une crise cardiaque en mettant la main à la pâte : mourir les mains sales, et plus la matière et les jus sont méconnaissables mieux c'est, car c'est dégueulasse et c'est excitant.

Voir enfin quelque chose pousser de terre. Avoir le temps de suivre attentivement et avec plaisir le cours de chaque chose.

C'est ce que j'ai dit à mes amis *au téléphone*, et eux, ils m'ont répondu, *au téléphone* : *Oui, d'accord, mais ça va abrégé ta vie. En revanche, regarde-nous : on vit et ça ne nous coûte pas la vie.*

Je leur ai raccroché au nez, parce qu'ils parlaient de longues années à l'abri, à l'ombre de géniteurs, d'une descendance bien aimée et d'une économie défendue entre tous comme une forteresse.

Et moi, je parlais de secondes fugaces et de la valeur que j'accorde à une larme, quand on sait qu'une larme n'a de valeur que pour celui qui la verse et que cette valeur est toute relative, car j'ai vécu parmi des enfoirés qui oublient leurs peines en moins de temps qu'il ne faut à une larme pour sécher.

Eux, ils parlaient de leur avenir économique en pensant toujours à leurs enfants. Moi, je parle d'accompagner un instant vers sa plénitude. Être là quand les choses éclatent.

Et je me suis imaginé en train de courir tout près de *l'instant*, la langue pendante, durant un minuscule fragment de temps au moins, courir en même temps que l'instant.

Et ça me suffisait, car je savais qu'ENTRER DANS L'INSTANT n'était pas chose probable pour une nature comme la mienne. Malgré tout, je courais en même temps que l'instant, quelques petites secondes, et je m'en contentais.

Et quand je dis « vous ne me verrez pas RENONCER », ce n'est pas que je craigne l'humiliation d'UN échec, c'est que la somme de tous les renoncements finit avec le temps par devenir ton tourment.

On peut vivre en admettant qu'à deux ou trois reprises on n'est pas allé JUSQU'AU BOUT, mais commencer un jour nouveau, comme on dit, prendre son petit déjeuner face à une montagne de claudications passées et par-dessus le marché penser à celles qui nous attendent, aux abandons et aux résignations qui sont ton lot quotidien, ça fout les boules.

Les renoncements s'asseyent chaque matin à la même table que toi et prennent leur petit déjeuner avec toi, te piquent une partie de TON pain pour y étaler TON beurre et toi, tu n'as pas assez d'autorité pour refuser TA table à cet invité.

Et je dis que ne pas aller au bout des choses revient à se laisser mourir peu à peu.

Et s'il faut mourir fulminé dans et par cet effort comique qui consiste à aller au bout de tout ce qu'on croise sur son chemin, alors je l'accepte sans la moindre honte car

il faut bien mourir de quelque chose.

il faut bien mourir de quelque chose.

il faut bien mourir de quelque chose.

Je gaspille, je dilapide, je prodigue et je dissipe car tout n'est qu'un simulacre et tout vaut mille fois moins que ce qui figure sur la facture que tu recevras plus tard.

Les institutions et les personnes, les êtres aimés et ceux qui désirent te voir échouer, la famille et les amis de ta femme, la boulangère, tes propres enfants et même un animal de compagnie, tous finissent par t'envoyer la facture.

Il avait installé sur son portable une sonnerie vachement drôle pour les sms et il n'arrêtait pas de recevoir des messages dramatiques qui foutaient sa vie en l'air, et chaque fois que son portable faisait ce bruit agréable et marrant, il savait que les malheurs s'accumulaient, mais la technologie n'avait pas assez évolué en 2006 pour que le téléphone distingue un sms pourri d'un sms agréable, pour que la mélodie soit en rapport avec le contenu du sms.

J'ai continué à donner mon avis comme si donner son avis revenait à faire de la maçonnerie. Sachant que tout est fait d'avis et qu'en ajoutant un avis on engendre de la matière. CREUSE.

Le froid se manifeste dans le froid, il n'y a pas de mots pour cette sensation.

Mais nous avons le silence qui est *La Grande Activité* : se taire comme verbe.

Et j'ai échoué quand j'ai prétendu remplir le verbe taire et habiter ce silence rocailleux, la grotte énorme et obscure, pour que mon mutisme ne soit pas perçu comme de la soumission, comme si je me taisais parce JE NE VOULAIS PAS DIRE ou parce que je n'avais pas à ce sujet QUELQUE CHOSE À DIRE.

Et j'ai tout foiré. Une fois de plus, ça a raté. J'ai encore tout foiré.

Hier soir j'ai pensé aux SS : comme ils s'y prenaient bien pour brûler des livres.

Ça m'a plu et je me suis attaqué à ma bibliothèque. Je voulais m'entraîner pour ensuite passer aux bibliothèques de mes amis plus ou moins proches.

Alors j'ai mis le feu aux livres, après avoir dit : je ne veux garder que trois livres chez moi.

En premier, un dictionnaire. En deux, un dictionnaire des synonymes. Et en trois, *Les Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau.

Comme ça j'apprends quelles sont les zones absurdes et sauvages que je pourrais atteindre si je traverse le chemin qu'il me faut traverser avec EXALTATION, même si tout m'apparaît obscur et brutal, même si bien des fois ça fait rire et ça donne envie d'abandonner, de jeter l'éponge.

Et j'apprendrai que l'on peut perdre la tête en ILLUMINANT.

C'est-à-dire : brûler comme un morceau de papier, finir en cendres noires dans les airs après avoir été le tout : le feu.

Et j'avais bel et bien l'intention d'élever cette action au rang de PARODIE.

Et passer de la parodie à l'OFFRANDE.

Et puis il a été sept heures du matin et comme il m'était impossible de dormir et impossible de mourir – car on dort parce qu'on ne peut pas mourir et quand on ne peut même pas dormir, on essaie au moins de mourir (éveillé) – donc, comme il m'était impossi-

ble de dormir, je me suis dit : « puisqu'il n'y a pas moyen de dormir, autant mourir ». Mais les heures passent et tu n'arrives pas à mourir. Et encore moins à dormir, et c'est les boules. Alors je me suis mis à lire les journaux.

L'Europe tremblait là où moi je voyais un espoir : le HAMAS avait gagné les élections.

L'Europe se moquait de ce qui m'inspirait de l'admiration : l'investiture d'Evo Morales lors d'une cérémonie ancestrale à Tiawanaku.

Et la bourse tremblait parce que la Bolivie avait l'intention de DISTRIBUER ses richesses au lieu de CÉDER ses richesses.

L'Europe se souvient de Lévi-Strauss, mais seulement dans les circuits académiques.

Et elle se souvient de Jung, mais seulement dans les circuits académiques, qui sont tout le contraire de la vie.

Et quand Evo Morales est investi comme un chef indien à Tiawanaku, l'Europe se moque.

Et elle oublie Lévi-Strauss, et elle oublie Jung.